

## L'homme qui parle tout seul

Il est assis seul au coin du feu. Les flammes ne suffisent plus à le réchauffer. Le vent est glacial ce soir. Des nuages de poussière se lèvent par intermittence, le faisant tousser et pleurer. Il s'acharne pourtant à tirer quelques notes enjouées de son harmonica même si l'instrument râpe ses lèvres gercées. Il s'y accroche, ne pense plus qu'à cet air entraînant car cette musique reste la seule chose vivante et chaude qui le fait tenir dans cette nuit interminable.

Sa seule fierté est d'être soldat dans le régiment de cavalerie du célèbre lieutenant-colonel Custer encore tout auréolé de ses exploits durant la guerre de Sécession. Depuis des années qu'il se bat à ses côtés, il a eu le temps d'admirer l'homme, sa fougue, son ambition et son anticonformisme. Dire qu'il n'était pas né celui qui empêcherait Custer de faire ce qu'il avait décidé !

Les guerres indiennes avaient succédé à la guerre de Sécession. Les événements l'avaient amené dans cette région des Black Hills, terre parait-il sacrée aux yeux des Sioux. Un traité avait été signé avec eux pour leur garantir la jouissance de l'endroit mais la présence d'or et le passage à ouvrir pour le chemin de fer remettaient tout cela en cause. Custer avait entrepris de tracer et de sécuriser une route à travers cette zone encore inexplorée par l'Homme blanc.

Les Indiens vivaient très mal ce qu'ils considéraient comme une intrusion dans leur territoire, d'autant qu'il devenait impossible d'endiguer la ruée des chercheurs d'or, de plus en plus nombreux chaque jour dans les Black Hills. La présence des Indiens était clairement un obstacle. Les autorités avaient tenté, sans succès, de négocier avec eux avant de leur lancer un ultimatum pour les chasser de la région, par la force si nécessaire. Les Sioux n'avaient pas obtempéré et occupaient toujours les lieux. Pire encore, des éclaireurs avaient noté la présence d'autres tribus comme les Cheyennes, ce qui laissait craindre la formation d'une coalition amérindienne. L'armée semblait alors l'ultime recours pour maîtriser la situation.

Custer lui-même lui avait confié la mission de tenir un avant-poste au pied des Black Hills pour observer d'éventuels mouvements indiens. C'est ainsi qu'il s'était retrouvé là, dans ce qui n'était qu'un baraquement en bois, isolé et perdu en pleine nature. Custer en avait fait construire une cinquantaine à cet effet, lors de précédentes explorations. Mission stratégique de la plus haute importance, lui avait-il assuré. Bref, il comptait sur lui !

La solitude se fait chaque jour plus pesante.

Il est là depuis quarante-deux jours, très exactement. Il le sait car chaque matin, il fait une entaille de son couteau dans une poutre.

Il n'avait jamais été seul aussi longtemps. Il se surprend maintenant à parler tout haut, à mener des conversations animées avec de nombreuses voix qui se répondent en lui comme dans un ballet bien orchestré. Les premières fois, il avait eu honte quand il s'en était rendu compte. Mais après tout, cela lui donnait l'illusion d'une présence humaine et l'empêchait surtout de tourner en rond. Et qui pourrait s'en offusquer ?

Cependant, s'il n'y avait que l'ennui... Il vit avec la peur au ventre. Cette peur bien tangible dont il n'arrive pas à se débarrasser.

Les Indiens sont présents. Toujours présents, souvent invisibles... Ou simples silhouettes se détachant sur la crête des collines dans le lointain. Ils sont là, tout près de lui. Et ils prennent un plaisir sadique à le lui faire savoir ! Au petit matin, il retire des flèches plantées dans le bois massif de la porte de son baraquement. Sans parler des empreintes de pas autour de la palissade...

Il s'amuse à taper sur des casseroles, il s'efforce de rire haut et fort pour donner le change. Il a même découpé des silhouettes en bois et les a placées sur la plateforme d'observation. Il

les change régulièrement de place. Il s'y astreint même s'il sait que son stratagème est vain. Les Indiens s'approchant du poste savent pertinemment qu'il est tout seul. Ils voient parfaitement qu'il n'y a qu'une seule personne à l'extérieur, qu'elle soit à cheval ou qu'elle conduise la charrette pour rapporter du bois ou du gibier. Et que cette personne est toujours la même, jour après jour.

Etonnamment, les Indiens n'ont jamais tenté de l'attaquer.

Il n'en connaît toujours pas la raison. Parce que prendre cette position n'a aucun intérêt stratégique pour eux et qu'ils envisagent de faire une percée offensive ailleurs ?

Ou tout simplement parce qu'il ne représente pas une menace, sachant qu'ils pourront facilement le massacrer à n'importe quel moment... Au moment où il aura baissé sa garde...

Il avait envisagé au début d'arrêter de dormir. Il se refusait de se laisser exterminer sans aucune résistance ! La nature était à chaque fois la plus forte. Il finissait par s'écrouler, écrasé de fatigue, avant de se réveiller brutalement au petit matin, près du feu éteint, étonné d'être encore là, en vie.

Chaque matin était un trésor dont il se félicitait. Chaque matin était un espoir, pourtant vide de sens.

Il ne voit que des jours monotones s'enchaîner... Cent neuf jours qu'il est là maintenant ! Cent neuf jours sans parler à une seule personne !

D'ailleurs, il devrait arrêter de compter les jours. Il n'a plus de place sur sa poutre pour faire des entailles...

Le soleil tape fort cet après-midi. Cela le surprend toujours que cet endroit puisse être aussi chaud en journée qu'aussi froid la nuit.

Il somnole à l'ombre de la palissade. D'habitude, il surveille chaque mouvement du haut de la plateforme de guet.

Mais là, il n'en a pas le courage.

A quoi bon ? Les renforts ou la relève ne viendront jamais... Dix jours lui avait-on promis. Tiens dix jours, dix jours seulement et on viendra te rejoindre... Tu parles d'une promesse !

Qu'il soit là ou pas, quel intérêt ? Quoi qu'il fasse, qu'est-ce que cela changera au cours des choses ?

Les Indiens semblent également s'être lassés. Cela fait longtemps qu'il n'arrache plus de flèches de la porte.

Il n'a aucune idée de l'avancement des troupes de Custer. Il avait pu arriver n'importe quoi depuis qu'il végétait ici. Aucun moyen pour lui de le savoir ! Sauf de quitter son poste pour s'en assurer... Cette pensée commence à l'obséder.

On l'avait peut-être oublié là, tout simplement ?

Il n'en peut plus de cet endroit ! Que ne donnerait-il pas pour ne plus avoir comme seul horizon cette masse grise et mystérieuse des Black Hills ?

Alors, autant ne rien faire et se laisser aller à dormir...

Après tout que les Indiens fassent ce qu'ils veulent de lui ! Et s'ils le tuent, tant pis !

Après tout, mourir est peut-être préférable à cette attente insupportable...

Soudain, un bruit dantesque le fait sursauter.

Il se relève d'un bond et grimpe à l'échelle pour rejoindre la plateforme d'observation.

Un nuage de poussière attire son attention au pied des collines. Il se saisit de ses jumelles pour voir précisément de quoi il s'agit. C'est un éboulement de pierres. On dirait qu'un pan entier de falaise s'est écroulé.

Il décide immédiatement d'atteler son cheval à la charrette pour aller voir de plus près. Ce n'est pas prudent, certes. Cependant, pour une fois où il se passe quelque chose, il faut qu'il y aille !

C'est le chaos.

De gros blocs de pierre sont entassés les uns sur les autres. Une poussière âcre le prend à la gorge et lui pique les yeux. Il relève son foulard pour se protéger le visage.

Il aperçoit un cheval écrasé sous des rochers. Il s'approche pour abrégier ses souffrances mais la bête est morte.

Si cheval attelé il y a, il y a forcément un cavalier. Il regarde attentivement autour de lui pour tenter de le repérer.

Il ne voit rien tout d'abord, mais finit par distinguer des jambes dépasser d'un tas de gravats. Il retire les pierres une par une pour dégager le corps. C'est un Indien, mort lui aussi comme sa monture. On ne peut plus rien faire pour lui.

Il se retourne pour partir quand un tissu rouge attire son attention, à quelques mètres de là. Un autre cavalier ?

Effectivement, un corps repose à l'ombre d'un rocher. Il se penche sur lui et entend une faible respiration. C'est un Indien. Jeune lui semble-t-il, quinze ans peut-être... Un père et son fils ? Un père et son fils qui se sont trouvés là, au mauvais moment.

Il hésite. Sa raison lui souffle de l'achever. Ne pas oublier qu'aussi jeune soit-il, cet Indien reste un ennemi contre lequel il est censé se battre ! C'est ce qu'il devrait faire en tout bon soldat qu'il est.

Ou tout au moins, comme ses blessures ne semblent pas trop graves, il devrait le laisser là, en attendant que sa tribu arrive pour s'occuper de lui.

Toutefois, ce jeune garçon le touche. Il a envie de le ramener à son baraquement pour le soigner. Il a tout ce qu'il faut sur place comme médicaments de première urgence.

Cette initiative serait stupide, il le sait. Ce geste pourrait bouleverser l'équilibre précaire de son existence. Pourquoi s'encombrer de ce gamin qui ne lui attirerait que des ennuis ? Les Indiens pourraient se méprendre et croire à un enlèvement. Ils pourraient l'attaquer pour sauver un des leurs en danger.

Néanmoins, c'est ce qu'il va faire ! C'est décidé, il va le ramener à son avant-poste.

Même si une petite voix lui répète que ce garçon n'est pas si innocent qu'il en a l'air, même si une petite voix lui répète que ce garçon n'aurait peut-être pas hésité, lui, à le tuer s'il avait été dans la même situation.

L'explication de son geste lui échappe. Il a beau chercher, il ne comprend pas ce qu'il cherche en faisant cela.

En fait, il y a trop de raisons, des bonnes et des moins bonnes. A-t-il juste envie de rompre sa solitude et son ennui avec un peu de compagnie ? Juste envie de se comporter comme un être humain ?

Ou ne se sent-il pas le droit d'ôter la vie à cet adolescent à l'aube de sa vie ? A cet adolescent qui pourrait être son fils. Le fils qu'il n'a pas eu la chance d'avoir, l'armée ne lui ayant jamais laissé l'opportunité de rencontrer une femme avec laquelle il aurait pu se marier et fonder une famille.

Il devine que le jeune Indien est réveillé. Son souffle s'est fait plus léger depuis qu'il est entré dans la pièce.

Ses plaies au visage s'étaient avérées superficielles. Le choc à la tête avait dû être violent, pourtant. Mais il est solide, dans la force de sa jeunesse. En fin de compte, la blessure la plus sérieuse était une fracture de son bras droit qu'il avait pu réduire facilement comme il avait appris à le faire pour soigner les hommes blessés au combat.

– Je sais que tu ne comprends pas ce que je te raconte... Je ne te veux pas de mal, bien au contraire. Tu vas bientôt pouvoir te lever, il faut juste que tu reprennes des forces. Ton bras doit te faire encore mal mais tu es jeune, l'os va se ressouder rapidement. Je finis de faire ta toilette et je vais t'apporter une assiette une soupe. Je t'aiderai à la manger. Oh, ne t'attends pas à de la grande cuisine ! Je n'ai jamais été bon à cet exercice.

Il passe avec douceur une serviette mouillée sur le visage de l'Indien. Ses traits sont fins, sa peau mate et veloutée. Il ne se lasse pas de le regarder. La grâce enfantine du haut de son visage contraste avec une mâchoire puissante, en proie aux bouillonnements d'une puberté naissante. Comme un parfait équilibre entre l'enfant qu'il était hier et l'homme qu'il sera demain.

Il ne saurait dire pourquoi il se sent si proche de lui. Tout devrait les séparer. Ils ne sont pas du même monde. Cependant, il a l'impression que l'incident à l'origine de leur rencontre est un signe du destin. Il se sent investi de la mission de protéger cet adolescent, seul au monde désormais depuis qu'il a perdu son père.

Ce qui est parfaitement stupide, il le reconnaît ! Même orphelin, il doit certainement avoir de la famille qui pourrait veiller sur lui.

Il aime cette idée de se sentir nécessaire. De se persuader que l'avenir de ce garçon repose sur ses épaules. De la vie de cet adolescent, il ne connaît rien. Mais il se plaît à imaginer ses réactions, son caractère, ses rêves voire ses faiblesses. Un peu comme il envisagerait un fils idéal. Il rêve de cette complicité filiale, lui qui n'avait jamais aspiré à devenir père avant ce jour, lui qui avait toujours eu des relations conflictuelles avec son propre père.

Il a hâte qu'il se réveille, et en même temps, il redoute ce moment de peur de découvrir que la réalité puisse être différente de ce qu'il imagine. Alors, il préfère ne se poser aucune question et juste profiter de cette relation virtuelle. Après tout, faire les questions et les réponses meuble déjà sa solitude. La seule présence du garçon est un rayon de soleil dans la monotonie et la grisaille de son existence au pied des Black Hills.

– Tu te demandes ce que tu fais là, pourquoi un soldat américain soigne un Indien. Je t'ai trouvé au pied des collines, blessé et inconscient. Je ne pouvais pas te laisser ainsi. Alors je t'ai ramené ici et soigné pendant quatre jours. Tes plaies sont belles, tu es pratiquement guéri. Mais, quel idiot je fais ! Je ne me suis pas présenté... Je me nomme Thomas Blery, je suis soldat dans l'armée de Custer. Je suis là car on m'a dit de tenir cet avant-poste. Je ne sais même pas à quoi sert ma mission, si même mes supérieurs se rappellent encore de mon existence. Tu te rends compte, cela fait cent treize jours que j'attends qu'on vienne me relever de ma garde !

Il se relève et soupire en le regardant.

– Je ne connais pas ton nom mais je t'ai appelé Abraham. Comme notre ancien président Abraham Lincoln. Un grand monsieur qui a aboli l'esclavage dans notre pays. Je suis sûr que tu es quelqu'un de bien, qui va faire de grandes choses dans sa vie. Abraham... C'est le nom que j'ai donné à mon fils. Tu lui ressembles tellement, d'ailleurs.

Il se dirige vers la cuvette qui lui sert de coin toilette. Qu'est-ce qu'il est encore en train de raconter... Pourquoi lui dire qu'il a un fils alors qu'il n'en a pas ? Pour le rassurer sur ses intentions à son égard ?

Il observe dans le miroir fêlé, le garçon allongé sur le lit. Abraham, murmure-t-il. Et le simple fait de prononcer son prénom le remplit de joie. C'est lui, le fils que le destin lui apporte ! Quoi qu'il arrive désormais, sa vie a maintenant un sens.

Brusquement, son bonheur déraile.

L'Indien profite de son inattention et se retrouve, en un éclair, à quelques centimètres de son visage. Dans son regard, palpite la flamme noire de la colère. Il lui enserme le cou de son bras valide et plaque une lame froide contre sa gorge.

Les ciseaux, réalise-t-il. Les ciseaux qu'il avait laissés sur la table de chevet.

Il devrait avoir peur car la violence déforme les traits d'Abraham. Envolée, toute la grâce juvénile de son visage. Mais, il voit aussi la douleur qui contracte sa bouche en un rictus douloureux. Quel imbécile, pense-t-il. Tout ce qu'il va gagner à le menacer est de se recasser le bras !

– Calme-toi, Abraham. Je t'ai dit que tu n'as rien à craindre de moi... Ce que tu fais ne sert à rien. Tu penses vraiment que tu peux m'égorger avec ton bras malade ?

Thomas est fort, il a l'habitude de se battre. Il sait qu'il peut retourner la situation à son avantage en quelques minutes. Abraham faiblit, il le sent. La pression de la lame sur sa gorge diminue peu à peu. Il a juste à attendre que la douleur, devenant trop forte, le fasse lâcher prise.

Le moment est venu. Abraham laisse tomber les ciseaux et commence à vaciller. Thomas le rattrape et le fait asseoir sur le lit.

– Pauvre fou... Laisse-moi t'examiner.

– Tue-moi maintenant, tue-moi comme tu as tué mon oncle ! Je veux mourir en guerrier !  
Thomas le regarde, stupéfait. Abraham parle sa langue !

– Je suis tellement heureux qu'on puisse se comprendre... Crois-moi, je n'ai tué personne. La falaise s'est écroulée. Abraham, tu n'as pas pu oublier le bruit, la poussière, les pierres qui vous sont tombées dessus ? L'homme qui est mort là-bas, c'était donc ton oncle ? Je pensais que c'était ton père. Je suis arrivé trop tard, je n'ai rien pu faire pour lui. Crois-moi...

– Pour quelle raison tu aurais sauvé mon oncle ? Toi et les tiens nous font la guerre, nous chassent de nos terres, tuent nos femmes et nos enfants. Comme ce qui s'est passé à Sand Creek, il y a douze ans. Tu as peut-être oublié ? Moi pas ! Mon père est mort là-bas, je n'avais même pas dix ans. Qu'est-ce que tu me veux ? Tu veux me livrer au gouvernement américain pour la prime ?

Thomas ne comprend pas. L'histoire n'est pas celle qu'il avait imaginée. L'agressivité d'Abraham résonne comme une fausse note. Déjà, après un rapide calcul, son âge ne colle pas ! C'est un homme, un guerrier. Il n'est pas le jeune garçon orphelin qu'il voulait prendre sous son aile.

Mais, il se refuse à voir son Abraham lui échapper...

– Je suis ton ami, je t'assure. Je t'ai amené ici pour te soigner. Tu peux me faire confiance. Je ne veux te livrer à personne ! Je suis désolé pour ton père, Abraham, reprend-il. Mon peuple a appris avec horreur le massacre de Sand Creek. L'homme qui en est responsable, a été jugé depuis.

– Cela n'effacera pas le sang des miens. Moi, je ne suis pas ton ami ! Si je parle ta langue, c'est pour négocier le ravitaillement de ma réserve, là où les tiens ont bien voulu nous parquer comme des bêtes. Cela ne vous suffit-il pas de nous avoir chassés de nos terres ? Vous voulez maintenant nous prendre nos lieux sacrés ?

Thomas ne sait plus quoi dire. Il ne voit pas comment apaiser l'homme farouche qui se tient maintenant de toute sa hauteur devant lui. L'évidence le blesse, Abraham n'est plus...

– Et pourquoi m'appelles-tu Abraham ? Mon nom est Little Bear et je suis un guerrier cheyenne, chef de ma tribu. On m'appelle ainsi car j'ai tenu tête à un ours quand j'avais dix ans. Les miens me respectent pour cet exploit.

L'Indien le toise, la tête haute, l'œil fier. Il lui impose le respect. Little Bear, cela lui va bien en fin de compte.

Soudain, il fait volte-face et se dirige vers la fenêtre. Thomas sait ce qu'il regarde. Depuis quelques heures, des guerriers se rassemblent au sommet du talus qui domine l'avant-poste. Ils étaient quatre ce matin, ils sont à présent une vingtaine. Ils se tiennent immobiles sur leur cheval et se contentent d'observer.

– Ils sont de plus en plus nombreux, s'alarme-t-il.

– Ils viennent me chercher, ils vont bientôt attaquer s'ils ne me voient pas. Je dois sortir et les rassurer.

– Je ne veux pas que tu t'en ailles...

– Ils te tueront s'ils croient que tu m'as fait du mal. Ou s'ils pensent que tu me retiens prisonnier. C'est ce que tu veux ?

– Si tu pars, je sais que tu ne reviendras pas. Je vais me retrouver encore tout seul...

Little Bear le regarde, surpris. Il semble hésiter. Thomas réalise qu'il ne doit pas comprendre pourquoi il cherche ainsi à le retenir. Pourtant, le visage de l'Indien s'est adouci. Il jurerait presque avoir vu un sourire furtif éclairer son regard.

– Tu es vraiment quelqu'un de bizarre. Toi, l'homme qui parle tout seul ! On ne sait pas ce que tu fais ici. Même toi, tu ne le sais pas... Depuis le temps qu'on te surveille, on n'a toujours pas compris la raison de ta présence. Au début, on pensait que tu serais rejoint par d'autres soldats. Mais non, on t'entend juste parler et rire tout seul... Tu as l'air d'un brave type, tu n'es pas comme les autres Blancs. J'ai envie de te faire confiance quand tu dis être mon ami. Tu m'as soigné et j'ai une dette envers toi. Au fond, cela me fait de la peine de te voir ainsi abandonné par les tiens. Je vais partir apaiser ma tribu. Je te promets de revenir te voir. A condition que tu me promettes à ton tour de ne plus m'appeler Abraham, lui dit-il avec un vrai sourire cette fois-ci.

– Tu as ma promesse. Tu reviendras vraiment ? Est-ce que je peux avoir confiance dans ta parole ?

– Un chef cheyenne n'a qu'une parole ! Je te confie mon collier en gage. Prends-en soin et garde le avec toi, tous ces talismans te porteront chance.

Little Bear retire l'étrange parure qu'il porte à son cou et la lui tend. Ce n'est qu'une corde tressée avec des plumes et des pierres. Mais Thomas en perçoit la valeur. Il s'incline et reçoit le cadeau avec déférence.

– J'en prendrai soin, sois-en assuré. Fais attention à toi et reviens vite !

Thomas émerge en sursaut. Il vient de se faire asperger d'eau froide. Il ouvre les yeux et découvre deux soldats hilares, en train de se moquer de lui. Il est assis par terre, dans la cour, le dos appuyé contre la porte d'entrée.

Il ne comprend pas ce qui lui arrive...

Il était tranquille au coin du feu dans le campement indien. Et voilà qu'il se réveille dans son baraquement avec des soldats américains !

Little Bear avait tenu sa promesse. Il était revenu et l'avait invité à le suivre. Les Indiens avaient organisé une fête en son honneur. Thomas se souvenait de son arrivée dans cet immense campement. Un feu de camp se dressait au milieu des tentes plantées en cercle. Little Bear l'avait présenté aux Anciens devant lesquels il avait courbé la tête avec respect.

Chants et danses s'étaient enchaînés. On avait festoyé toute la nuit. Il avait été même invité à fumer le calumet de la paix. Il en gardait un souvenir bizarre. La tête lui tournait, cela lui soulevait le cœur. Little Bear s'était moqué de lui. « Cela fait toujours cet effet la première fois », l'avait-il rassuré.

Il ne se rappelait plus trop de ce qui s'était passé après.

Si, la mémoire lui revient peu à peu. Little Bear l'avait raccompagné avant l'aube. Il avait insisté pour qu'il reste un moment avec lui. Ils avaient parlé longuement dans la cour et regardé le soleil se lever. Il avait dû finir par s'endormir...

Little Bear ! Où se trouve-t-il maintenant ? Heureusement, les soldats n'ont pas l'air de l'avoir trouvé. Il espère qu'il a pu s'enfuir à temps !

– Alors, sale ivrogne, ça va mieux ? Tu es une honte pour l'armée américaine. Tu es répugnant de saleté, tu pues à des mètres à la ronde. On vient te chercher. Va te laver et te raser, on ne peut pas t'emmener dans cet état. Cela doit faire des semaines que tu n'as plus utilisé de savon, ni de peigne ou de rasoir ! Allez, lève-toi fainéant, hurle un des soldats en lui donnant des coups de botte dans les jambes.

Thomas se relève péniblement pour échapper aux coups et s'accroche à la poignée de la porte pour s'aider.

– Allez, dépêche-toi d'ouvrir cette porte ! On n'a pas osé entrer, tellement ça doit puer le chacal à l'intérieur !

Il s'exécute et pousse doucement la porte. Thomas a peur de ce que les deux hommes peuvent découvrir. Même si Little Bear a pu s'échapper – ce qu'il espère de tout son cœur – il y a forcément des traces de son passage. A commencer par le lit taché de sang et les bandages souillés qu'il n'a pas jetés.

Les soldats le bousculent pour entrer avant lui. Thomas ferme les yeux. Il se prépare mentalement à leur explosion de colère quand ils découvriront ce qui se cache à l'intérieur.

Pourtant, ils ne disent rien... Etonné par cette absence de réaction, il regarde autour de lui. A son tour, il découvre avec surprise une pièce propre et rangée.

Qu'est-ce qui se passe ? Il est complètement perdu. La chambre est impeccable comme si elle n'avait jamais été habitée. Le lit est fait, les draps sont parfaitement lissés.

Les soldats poursuivent leur inspection dans le reste du bâtiment. Il reste tout seul dans la pièce, cette pièce dans laquelle il a veillé et soigné Little Bear. Il ne comprend pas pourquoi il n'y a aucune trace de son passage.

Comme si ce dernier n'était jamais venu ici...

Ce n'est pas possible ! Il n'est pas fou ! Abraham était bien là avec lui ces derniers jours !

Les deux hommes reviennent dans la pièce. Le plus hargneux des deux – celui qui n'avait pas hésité à lui lasser les jambes quand il était à terre à ses pieds – le presse maintenant d'aller se laver et de préparer ses affaires.

– On n'a pas la journée, on a l'ordre de rejoindre le régiment au plus tôt. On doit se diriger vers la plaine du Bighorn pour attaquer un campement indien. Allez, dépêche-toi, Custer nous attend.

L'homme lui aboie dessus du haut de tout son mépris. Thomas s'exécute, il n'a pas le choix. Il doit obéir aux ordres qu'on lui donne. Dire qu'il a tellement espéré que des soldats le rejoignent dans ce trou perdu, dire qu'il a tellement souffert de sa solitude ! Et maintenant que les soldats sont là, il ne souhaite qu'une chose, les voir partir le plus loin possible...

Trop de temps s'est écoulé, ce n'est plus son combat. Il n'est plus des leurs ; c'est une certitude. Il n'a aucune envie d'aller se battre contre des personnes qui l'ont accueilli, avec lesquelles il a même fumé le calumet de la paix...

Il faudrait qu'il prévienne Little Bear du danger qui le menace, lui et toute sa tribu !

Little Bear, où es-tu ?

Il se regarde dans la glace. C'est vrai qu'il est sale et hirsute à faire peur. Il ne se reconnaît plus.

Il se dépêche car les deux soldats l'attendent dans la cour.

Il se lave le visage et le torse. Il faudrait qu'il lave aussi ses vêtements mais il n'en a pas le temps. Alors il pare au plus pressé. Il essaye de se raser et de se couper les cheveux du mieux possible. Il se coupe plusieurs fois et rince le sang qui ruisselle sur sa joue.

Il est prêt. Il doit préparer son paquetage. Ce sera rapide, il a si peu d'affaires.

Thomas a juste besoin d'un peu de temps pour quitter ce baraquement dans lequel il vient de passer plusieurs mois. Cet avant-poste auquel il a fini par s'attacher.

Il retourne dans la pièce d'entrée et regarde avec un pincement au cœur le lit de Little Bear. Ou d'Abraham, il ne sait plus... Peut-être même que tout cela n'a jamais existé, sauf dans son imagination...

Il s'apprête à sortir quand quelque chose attire son attention derrière le meuble de toilette. Il s'approche et reconnaît le collier de Little Bear. Il s'en saisit prestement et le cache dans son sac avant qu'un des soldats ne s'en aperçoive.

Tout lui revient en mémoire.

Il se rappelle les derniers mots de Little Bear.

*Quoi qu'il arrive, ne va surtout pas à Little Bighorn. Ne me pose pas de question. Promets-moi juste de ne pas aller à Little Bighorn !*

Que doit-il faire ?

Le soldat lui a bien parlé tout à l'heure de la plaine du Bighorn. C'est leur destination, là où ils veulent attaquer un camp indien.

Que doit-il faire ? S'échapper, désertir pour tenir sa promesse... Pour cela, il faudrait trouver le bon moment pour échapper à la surveillance de ses deux compagnons.

Il hésite, la décision lui fait peur. L'avenir l'inquiète. Que ferait-il ensuite ? Il ne connaît que l'armée et ne sait rien faire d'autre de ses mains que de tenir un fusil. Chercher de l'or peut-être comme tous les Blancs qu'il voit se diriger dans les Black Hills... Faire fortune et rester auprès de Little Bear ?

Il a jeté un dernier regard à son baraquement et s'est éloigné, le cœur triste. Thomas chevauche à présent, encadré par les deux soldats, surveillant désespérément la ligne de crête.

Il se rassure en voyant des silhouettes de guerriers indiens se détacher sur le ciel. Un des hommes se met à galoper, foulard rouge au vent. Comme s'il l'accompagnait dans une dernière course.

« Mais toi, tu n'iras pas non plus à Little Bighorn ? », s'était-il inquiété devant l'insistance de Little Bear. Il se souvient juste du sourire énigmatique que l'Indien avait eu comme seule réponse.

La bataille de Little Bighorn des 25 et 26 juin 1876 se solda par une victoire écrasante des Amérindiens. Custer lui-même et grand nombre de ses hommes périrent dans cette bataille, face à une coalition de 1500 guerriers Sioux et Cheyennes, menée par le chef Sioux Sitting Bull.

La plupart des Sioux et Cheyennes présents à Little Bighorn regagnèrent leurs réserves après la bataille. Les autorités américaines forcèrent les Sioux des réserves à céder les Black Hills, sous peine de voir leurs rations alimentaires supprimées. Les troupes américaines continuèrent à traquer les autres Sioux et Cheyennes jusqu'à leur reddition en 1877.